Titre : **UN AVION FRANCAIS CONTRE UN ZEPPELIN** **1917**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Air** **Escadrilles**
Auteur :	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **LE PELERIN** **Du 22 avril 1917**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **avril 2010**

Ancestramil

Marie France ROBELIN
Avril 2010

UN AVION FRANCAIS CONTRE UN ZEPPELIN

Le capitaine **MANDINAUD**, qui a trouvé une mort glorieuse en s'attaquant à plusieurs avions de chasse ennemis, avait eu la périlleuse occasion d'abattre un zeppelin. « La Guerre aérienne illustrée » donne le récit de ce fantastique exploit.

Soudain, raconte **MANDINAUD**, alors que je me trouvais à 1 000 mètres, je vis sur ma gauche, très loin et très haut, un point : je reconnus un zeppelin.

Il était très petit, apparaissant à peine gros comme le bout du petit doigt, et par conséquent très loin. Il semblait très haut. Je décrivis un large cercle pour prendre de la hauteur sans le quitter des yeux.

Il approchait et nous arrivions à son altitude. Il était à 2 000 mètres et, manifestement, ne nous voyait pas. Il nous aperçut soudain lorsque nous nous trouvions à 300 mètres de lui, sur le point de l'atteindre, et que mon observateur, le lieutenant **DERAMOND**, faisait ses préparatifs de combat. Alors, à notre stupeur, le gigantesque navire aérien s'inclina de 30 degrés au moins, et à toute allure se mit à monter. Cette vitesse d'ascension de l'énorme masse était effrayante et dépassait de loin les moyens de notre avion. Nous restions en dessous. Par bonheur, pendant cette escalade, le zeppelin n'avançait plus ; il restait sur place, ce qui nous permit, en faisant un grand cercle, d'arriver à nouveau à sa hauteur, en l'encerclant.

Cette fois, l'ennemi était en alerte ; c'était le combat. Proches comme nous étions, nous voyions admirablement au-dessus de l'enveloppe, à l'avant, à droite, à gauche, les plates-formes avec mitrailleuses. Elles ouvrirent le tir sur nous, qui avions, pour tout armement, dix-sept bombes et une mitrailleuse avec quelques balles traçantes.

Nous passâmes au-dessus de l'ennemi, à 100 mètres environ, dix-sept fois, affrontant à chaque voyage son feu. L'objectif était atteint chaque fois à peu près à coup sûr, néanmoins nous ne perçûmes aucun signe extérieur qui attestait la destruction. Ce fut là, pour moi, à chacune de nos tentatives, une surprise indicible. Les raisons m'en furent révélées quelques mois plus tard.
Une autre stupéfaction encore fut de constater qu'à voyager si près de l'énorme masse nous n'avions en aucune façon à souffrir de ses déplacements d'air. Il se forme vraisemblablement dans sa marche des filets réguliers qui ne donnent aucun des violents remous qui secouent si fort lorsqu'on passe dans le sillage d'un avion.

Nous tirâmes également dans cette lutte acharnée à bout portant toutes nos balles, sans que l'aéronef parût blessé à mort. Il devait l'être, cependant, et les dix-sept trous produits par nos bombes avaient dû occasionner tout au moins une grave déperdition de gaz et compromettre la vitalité du navire aérien, car soudain, dans une manœuvre brutale, hardie et sûrement risquée, l'immense masse se mit à piquer vers la terre, en une descente en zigzags d'une vitesse folle, et alla s'abattre dans la plaine belge.

****

Amerindiens